

« Etre Chez-Soi » :
Les enjeux psychiques du lieu de vie
dans les temps du vieillir.

Grenoble mars 2019

Catherine ROOS
Psychologue clinicienne
Lyon

Sans toit, sans mur...

Entrons dans le vif du sujet avec une situation clinique...

« A 200 mètres de TV5MONDE, sur l'une des plus belles avenues de Paris, un vieil homme a installé sa petite tente, de celle où l'on peut juste dormir, offerte par les organisations d'aide aux sans-abris. Devant, il a réuni un fauteuil, une chaise, une table basse et même une plante verte. Certains habitants de ce quartier très cosu s'assoient régulièrement dans ce salon à ciel ouvert... Il me semblait que c'était encore plus poignant que s'ils avaient été sur un banc, ou un bout de carton. Tout à coup, on ne voyait plus que les murs parce qu'ils manquaient. Tout était en place, et les murs manquaient, l'intimité manquait, et tout ce qu'offre un domicile manquait : les besoins basiques des êtres humains, silence, sécurité, intimité. » (M. CHOLLET)

Quand on travaille avec les « *Sans Domicile Fixe* », on constate que la privation d'un chez-soi est toujours catastrophique. Atteint dans son intégrité psychique, dans son identité, l'individu peut sombrer dans une pathologie tant psychologique que somatique. Mona CHOLLET, journaliste, entre autres auteure de « *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique* » défend qu'avoir accès à un appartement, une maison, en fonction du nombre de personnes à loger, devrait être acquis à tous, comme « *un revenu universel de base* ».

Avoir un toit et des murs.

Face à un danger imminent, on dit qu'il y a « *péril en la demeure* ». D'une personne totalement déboussolée, on dit qu'elle « *ne sait plus où elle habite* ». Lorsque quelqu'un agit de manière insensée, on dit qu'il « *déménage* ». La sagesse populaire vient conforter les intuitions de la psychanalyse quand elle met en relation nos états intérieurs et notre « *intérieur* ». C'est l'animal en nous, avec ses instincts, son odorat, qui s'exprime lorsqu'il s'agit de s'installer dans ce territoire privé qu'est notre habitation. Pour se regrouper, se protéger et se distinguer des autres, toutes les espèces animales ont besoin d'un territoire qu'elles imprègnent de leur odeur, de leurs habitudes. La nôtre ne fait pas exception.

La construction de soi se fait à partir d'un ancrage spatial, qu'il soit imaginaire ou matériel. Pour Gaston BACHELARD, philosophe, le « *chez-soi* » est un principe fondamental des êtres humains, qui s'enracine certes dans l'enfance, mais dont on a besoin toute sa vie. La maison protège l'homme du monde, elle est à l'origine de l'imaginaire et de la dialectique du moi/non-moi et elle a une dimension vitale. Dans « *La poétique de l'espace* », il étudie les relations très intimes, viscérales, avec nos lieux de vie.

Avoir un toit, c'est habiter dans son sens le plus simple : le toit s'accomplit en qualité d'abri. G. BACHELARD décrit ces lieux de protection naturelle que sont le nid et la coquille, habitats qui illustrent le repos et la tranquillité. Avec la hutte, la chaumière, puis la maison, ces lieux distillent une profonde intimité protectrice. Le moindre creux, un simple coin finalement, suffit pour qu'on rêve d'une habitation. Être dans son coin assure une protection trouvée dans l'immobilité et la conscience d'être en paix, tout repli spatial invite au repli intime sur soi-même. La question de l'intimité se fonde sur la dimension protectrice de la maison que partagent les maisons primordiales que sont terrier, caverne et autres habitations troglodytes.

Le toit, même rudimentaire, nous apparaît être l'emblème du refuge. La fonction protectrice du toit renvoie à une qualité enveloppante. Ainsi, tel un vêtement, la toiture se nomme parfois couverture, ne dit-on pas que le toit est un revêtement ? G. BACHELARD évoque la qualité unificatrice de la maison, sans elle, l'homme serait un être dispersé. La vie, commence « *enfermée, protégée toute tiède dans le giron de la maison* », cette maison natale du giron maternel qui apporte chaleur et protection, et forge notre intimité et notre identité. La zone de sécurité dans les jeux d'enfants s'appelle toujours « *chez nous* » (« *Cric-crac* ») symbole de la mère dispensatrice de sécurité. La protection offerte par le toit suggère une capacité de confiance. Là où on rencontre un espace de confiance et de stabilité, on peut voir fleurir un espace potentiel de créativité : le toit crée cette aire transitionnelle.

G. BACHELARD envisage la maison comme « *être vertical* ». Il exploite la polarité verticale de la maison partant de l'obscur cave remplie de peurs irrationnelles, puis montant à travers l'habitation, et s'élevant au grenier garni de songes et de souvenirs, jusqu'au toit tout rationnel de protection. De la terre au ciel, la verticalité de la maison reprend, de la tête aux pieds, celle de l'humain : être debout...

Si le toit, à lui seul, peut évoquer la maison, un seul mur constitue difficilement une habitation. La maison suppose qu'on édifie plusieurs murs, définissant ainsi un endroit clos et contenant, l'humain habite par un marquage territorial. La maison délimite un lieu avec une frontière posant ostensiblement un ici et un là. L'édification de quatre murs constitue une rupture, créant deux espaces : le dedans et le dehors. Le dedans concrétise un espace d'existence, la maison « *crée un dedans afin que l'Être soit* », l'habiter consisterait en une rupture avec le monde afin de s'enraciner et créer un chez-soi. Habiter, c'est exister à partir

de l'intimité d'une maison et, même la pièce unique, constituant certains logements, est un assemblage de coins dédiés aux différentes fonctions d'habiter.

Habiter, dans le sens d'appartenir, c'est vivre en relations et dans un rapport de familiarité avec les siens. L'appartenance suppose la mise en commun de plusieurs chez-soi individuels, c'est pourquoi l'appartenance renvoie fondamentalement à une maisonnée, plutôt qu'à une maison. Appartenir, c'est précisément se sentir chez-soi parmi les siens, face aux autres qui sont chez eux. L'ouverture de la porte témoigne de la forte association entre seuil, rite de passage et appartenance à la maisonnée. Habiter parmi les siens exige une ouverture suffisante pour que nous puissions accueillir l'étranger.

Le chez-soi : conditions et caractéristiques.

Cependant, il ne suffit pas de trouver un toit pour se sentir « *chez-soi* ». On peut loger quelque part sans y habiter réellement. Certes il peut y avoir le toit, les murs, les meubles, les objets et les membres d'une famille, la localisation des pièces : cette matérialité est importante mais ne suffit pas pour constituer un chez-soi... Le chez-soi répond à un besoin humain fondamental de sécurité.

Le terme « *chez* », est une forme abrégée du vieux français « *chiese* », lequel vient à son tour du latin « *casa* », qui signifie « *maison* ». L'expression chez-soi relie donc intimement le sujet et la maison dans un rapport d'intériorité. Le chez-soi consiste donc à la fois en un sentiment de protection et de clôture, ainsi qu'en un sentiment de familiarité. La présence du pronom personnel « *soi* » renvoie à l'habitant, à sa maîtrise de son intérieur, mais aussi à sa manière subjective d'habiter, il indique que la maison est le lieu de la conscience d'habiter en intimité avec soi-même.

Le chez-soi est « *notre maison intime* » et pour Paula SERFATY-GARZON, la notion d'intimité traduit le sens et l'expérience même de l'habitat. La maison est par nature un « *intérieur* » et c'est l'intense valorisation de ce caractère qui fonde aujourd'hui la revendication du droit à l'intimité. Or, entre l'intime et l'intérieur, la différence n'est que de degré, puisque l'intime « *intimus* » est le superlatif « *ce qui est le plus intérieur* » et « *interior* » le comparatif. L'intérieur évoque ce qui a rapport au dedans, dans l'espace compris entre les limites d'une maison ou du corps. Polysémie du terme donc, qui nous renvoie à l'homologie entre l'intérieur domestique et l'intérieur de la personne. D'ailleurs, les termes « *intérieur* » et « *intestins* » partagent une étymologie commune : les deux dérivent de l'adverbe latin « *intus* » qui signifie « *dedans* ». La notion d'intérieur, en tant que lieu propre et territoire privé, nous renvoie au champ psychanalytique dans ses correspondances avec le for intérieur de la personne, avec la mère accueillante et à la « *bonne mère* ». Elle renvoie aussi, à travers la conscience que la personne a de sa capacité à se retirer en elle-même, au rapport du sujet avec le monde extérieur. L'intérieur est ce qui est retiré du dehors dans la conscience de l'habitant, par exemple le sentiment et la conscience qu'il a de lui-même et de ses manières propres d'être. Entre mon intérieur et le monde, il y a les limites de mon corps, ma

peau. De la même façon, entre l'intérieur habité et le dehors, il y a les murs de la maison.

Le chez-soi est ainsi plus que la maison : il est l'espace de la constitution d'une identité et de la dynamique d'évolution de cette dernière. L'existence de chacun a commencé branchée sur l'intime d'une autre, le corps et le ventre maternel, dont pour devenir pleinement humain, il faudra se découvrir et s'accepter séparé. Donc le premier chez-soi, paradoxalement, était chez une autre. Cette altérité, d'emblée en nous, complexifie, tend et tord la sensation et la construction du chez-soi. Chez-soi et intimité vont de pair, mais cette intimité est toujours porteuse de la trace première de l'autre. La psychanalyse a mis en évidence que le plus familier peut loger le plus inquiétant, que le plus intime se trouve aussi à l'extérieur. Le réel n'obéit pas à la topologie simple d'une délimitation franche entre dedans et dehors, entre interne et externe. Il y a bien des manières d'être « *sans adresse* » quand l'être fragile ou fragilisé ne trouve pas à se localiser ; incurie, repli, impressions insistantes de vide et d'étrangeté, présence en trop menaçante, déréalisation, hostilité de l'ambiance sont des modes de l'être sans domicile fixe. Par conséquent le chez-soi est toujours menacé d'étroitesse et de renonciation à la disponibilité envers autrui. On peut être emprisonné à l'extérieur de chez soi, dehors, dans la rue, comme on peut être prisonnier chez soi, dans un isolement sans limite et sans nom.

Pour tenir un logement, il faut pouvoir tenir à son corps, l'habiter, avoir l'impression suffisamment solide de posséder un corps à soi, une image unifiante de son corps. Si le corps ne trouve pas à se loger de manière vivante inscrite dans le lien et l'altérité alors il n'y a ni refuge, ni chez-soi possible. C'est la différence entre « *habiter* » et « *être habité* ». Des sujets ont beaucoup de mal à habiter quelque part, à habiter même un appartement dont ils sont propriétaires, en retour, et à l'envers, ils sont habités. Leur corps peut être habité par des phénomènes hallucinatoires mais aussi par une souffrance physique et psychique très importante. Le sujet, exilé de son corps, dans une extériorité radicale, est dans l'errance et il peut être dans l'errance, avec ou sans toit.

Alberto EIGUER introduit le concept « *d'habitat intérieur* ». L'habitat intérieur est psychique, il ne peut se confondre avec la réalité objective des lieux occupés, ou avec une représentation individuelle intérieure, c'est plutôt une représentation partagée (famille). L'appropriation d'un contenant spatial dépend de la capacité pour chacun et pour les membres d'une famille de construire un habitat intérieur. Celui-ci se construit à partir de l'image du corps, des représentations inconscientes du corps, de ses parties séparées et reliées ensemble ; le corps est l'étagage du psychisme, nous l'entendons dans l'expression, « *être bien bâti* ». L'habitat intérieur se construit aussi à partir de notre « *groupe interne* », c'est à dire la représentation des personnes : père, mère, proches, en interactions et connus principalement pendant l'enfance, notre monde intérieur inconscient. L'humain construit ses rapports à l'espace qui l'entoure, d'après sa topologie interne, son espace intérieur. Nous faisons donc jouer des dynamiques inconscientes pour

habiter. L'image que nous avons de notre corps est projetée sur l'habitat, celui-ci est aménagé, construit et façonné par cette image.

L'habitat intérieur, selon A. EIGUER, remplit cinq fonctions :

- Une fonction de contenance, différenciation intérieur/extérieur afin de protéger et permettre une intimité réconfortante,
- Une fonction d'identification, les marques que nous laissons,
- Une fonction de continuité historique, la mémoire joue le rôle de liant
- Une fonction créatrice avec le choix d'objets, la décoration,
- Une fonction esthétique recherchant la beauté ou l'harmonie.

Ces différentes fonctions se substituent l'une à l'autre en cas de défaillance tel le cas de l'étagage sur la mémoire quand le présent n'est plus rassurant...

Dans la maison deux constantes se déploient, sans cesse en mouvement, en action : notre intime et notre besoin de possession. Rentrer chez soi, représente les retrouvailles avec une atmosphère unique. La complexité de l'habitat est qu'il est en relation avec un et plus d'individus : « *la maisonnée* ». Quand l'habitat intérieur est consolidé, la famille peut se sentir plus contenue, plus ramassée. Elle peut s'y appuyer, c'est une enveloppe rassurante qui tient son corps bien empaqueté. Avec la vie familiale, l'habitat intérieur se déploie puis quand il faut partir ou qu'un des membres part, cet habitat « *se remballe* » pour « *se déballer* » autrement ou ailleurs, s'approprier l'espace autrement ou emménager d'autre lieu. La maison doit être solide pour pouvoir nous contenir, c'est à dire « *dure* » et « *étanche et fermée de l'extérieur* » pour nous rassurer en délimitant un espace qui nous permet de nous sentir à l'aise. Mais elle doit être « *souple* » et « *ouverte* » pour nous aider à développer nos activités de manière adéquate sans nous couper du monde.

Le chez-soi est mémoire, sur l'habitat réel apparaissent les témoignages du passé, les traces de l'histoire, moments intenses ou temps d'immobilité.

Chez-soi rime et rythme avec la sensorialité. Se « *sentir* » chez-soi, emménager dans un nouvel appartement, c'est en premier lieu éliminer les traces de l'ancien occupant, par exemple les odeurs... Ce n'est donc pas un hasard si nous l'appelons notre « *intérieur* ».

Le chez-soi est une seconde peau, une enveloppe. Dès lors, on comprend mieux pourquoi l'obligation de quitter son lieu d'habitation est toujours un déchirement. En cas d'effraction ou d'intrusion (vol, perquisition), les murs perdent leur rôle protecteur de seconde peau et l'angoisse surgit immédiatement. Une simple petite fuite d'eau peut également être vécue comme un danger pour notre intégrité. Les bruits du dehors, aussi, sont susceptibles d'entraîner un sentiment de persécution, quand ils sont trop envahissants.

Chez-soi a à voir avec la pulsionnalité... De la même façon que notre vie psychique est organisée par ces forces intérieures que sont les pulsions, dans notre habitat, chaque pièce a une fonction précise sur le plan pulsionnel. La cuisine et la salle à manger sont le lieu de satisfaction de l'oralité qui commande le plaisir de

bouche. Au salon s'imposent la vue et la voix, puisque, souvent, on y regarde la télévision, on y discute avec les amis... Les sanitaires sont le domaine de l'analité régissant le rapport aux produits qui sortent du corps, à la saleté et à la propreté. « *La maison est notre coin du monde* », disait BACHELARD. C'est particulièrement vrai de la chambre à coucher, royaume de la sexualité, des fantasmes et des rêves mais aussi du sommeil, du repos et de la sécurité. Pour les enfants, la chambre des parents est le lieu de tous les mystères : autorisée à certaines heures, elle est interdite à d'autres, ce qui s'y déroule structure la relation des enfants au désir de savoir et de découvrir.

Au fil des siècles et des années, habitat et habiter ont évolué, certains espaces sont apparus, d'autres sont devenus obsolètes, les équipements ont rendu certaines pièces importantes (cuisine, salle de bain), certains mobiliers sont dorénavant surinvestis (canapés, fauteuils de salon). Le chez-soi pose la question des recoins et la place des secrets. Les habitations modernes sont privées de greniers et les caves sont souvent collectives. Autrefois, ces pièces étaient l'inconscient de la maison, le trésor des souvenirs enfouis de ses habitants. Aujourd'hui, ce sont les placards, les armoires, les tiroirs et même l'ordinateur, qui tiennent ce rôle.

Le désordre chez-soi? Selon la théorie freudienne, notre rapport au rangement est commandé par l'organisation anale de la pulsion. Les personnalités inconsciemment très marquées par l'apprentissage de la propreté, sont particulièrement obsédées par l'ordre et l'hygiène. Mais, presque toujours, elles se réservent un petit coin pour la « *crasse* », le laisser-aller. L'encombrement du chez-soi est une thématique d'importance, bien connue des professionnels du domicile et qui peut atteindre des extrêmes pathologiques avec l'accumulation compulsive de toutes sortes d'objets et détritiques (Syndrome de Diogène). A un niveau moindre, l'encombrement par des objets et des meubles peut apparaître comme une tentative de ralentir la circulation à l'intérieur de la maison et le temps ou le décours de la vie.

Notre logement nous ressemble : le chez-soi est en rapport direct avec la réalité psychique. Il la reflète, la donne à voir dans le réel : ainsi du joyeux désordre ou de l'appartement vide, froid, impersonnel ou trop plein. Nous pouvons éclairer la façon d'occuper l'espace de son chez-soi, avec l'apport du psychiatre Michael BALINT et sa théorie sur « *l'ocnophile* » et « *le philobate* ». L'ocnophile va sans cesse d'objet en objet et abrège le plus possible son séjour dans les espaces vides. La peur surgit quand il quitte les objets et s'apaise quand il les retrouve. Le philobate vit dans des « *espaces amis* » et évite tout contact avec des objets potentiellement dangereux, son monde est structuré par la bonne distance et la vue. Le monde de l'ocnophile est structuré par la proximité physique et le toucher. Nous imaginons aisément que le chez-soi de l'un sera empli d'objets d'appui, là où celui de l'autre sera dépouillé.

Le thème du chez-soi touche à la fois la question du lieu, qui peut être multiple, et en même temps, celle de la place, toujours unique et donc, la question

de l'orientation et du mouvement. Pour se déplacer dans le monde, il faut sans doute le faire à partir d'une place, et « *avoir un chez-soi* » est un des noms de cette place.

Quelques remarques et questions surgissent.

- Autour de la porosité numérique : dans nos sociétés hypermodernes, existe-t-il encore la possibilité d'être chez-soi ? L'idéal du « *Home sweet home* » est mis à mal. Désormais, l'espace privé et l'espace public sont soumis à l'omniprésence du regard et de la voix, démultipliés à l'infini par la puissance de diffusion et d'immédiateté des technologies numériques. Cette sollicitation à l'excès, faisant fi des frontières et des seuils, véritable porosité numérique, provoque le corps et déloge du chez-soi.

- Autour de la solitude : dans le contexte social actuel, de plus en plus souvent, être chez soi, c'est supporter de vivre, seul, en compagnie de soi comme unique présence.

- Autour des logiques de survie : dans les situations de l'extrême, le chez-soi peut se condenser dans un objet d'agrippement (c'est par exemple, « la cuillère » dans les camps, citée par Primo LEVI).

Nous ne sommes jamais assurés d'avoir trouvé définitivement le chez-soi qu'il nous faut. Il n'y a pas une fois pour toute, de domiciliation fixe du chez-soi. Et l'accompagnement psychique peut s'avérer nécessaire pour qu'un lieu devienne habitable.

Le déménagement de chez-soi est un « *sacré moment de folie* » (A. EIGUER). Même souhaité, c'est toujours vécu comme une épreuve d'abandon d'objets, de murs, d'un quartier, de voisins, de commerçants... C'est un « *détissage* ». Autre langage imagé entendu au fil de la clinique, c'est « *se dépoter pour se repoter ailleurs* ». On risque de s'oublier, de perdre ses racines. Dans chaque déménagement, on reproduit le geste d'émancipation initial, le départ de chez ses parents. Certaines personnes, en particulier vieillissantes, sont dans l'impossibilité de déménager tant elles ont tissé une symbiose entre leur âme, les murs et les objets, et toute séparation est vécue comme arrachement et perte d'une partie de leur corps.

Ces temps du vieillir qui délogent.

Les transformations à l'œuvre au fur et à mesure que l'on vieillit, et selon comment on vieillit, amènent des recompositions de soi, de son rapport à l'entourage mais aussi à son corps et à l'espace. Quelles sont les relations affectives entretenues alors avec l'habitat ? S'agit-il encore d'habiter, d'être habité ou de se déshabiter ?

Dans le vieillir, s'impose, voire se fait bruyant, un corps en évolution. Sur le plan psychique, se posent avec acuité dans un rythme toujours singulier, les questions d'identité, de rôles sociaux, de pertes de fonctions corporelles, de perte d'objets étayant, « *comment tout perdre sans se perdre* » (D. QUINODOZ), de

transformation de l'image, du narcissisme, du corporel et sa destruction, de la finitude à venir, du travail de la mémoire, de la rencontre avec soi, de la transmission... Les crises du vieillir sont une succession d'étapes, toujours des réorganisations possibles, reprises élaboratives, mais dans quelle aptitude au vieillir ? Corps et psyché, comment vieillissent-ils ensemble ? Sur quels étayages préalables, sur quelle histoire de vie ? Vieillir n'est pas « *rester le même à travers le temps qui passe* » mais « *rester soi-même* » à travers cette temporalité en mouvement. Notre présent est coloré par tous les âges que nous avons vécus, c'est encore plus vrai dans le vieillir. La question de l'identité et de la place sont essentiels à travers les différentes crises maturatives et existentielles imposées par le temps, Avec comme problématique princeps pour chacun, avant de « *laisser la place* » encore faut-il en avoir trouvé une ...

Le travail du vieillir s'insinue vers la cinquantaine au sortir de la « *crise de milieu de vie* », et chemine vers la soixantaine, « *crise de maturité* », qui peut sous certains aspects se rapprocher de la crise d'adolescence, comme écho tardif et reprise. Plus loin, autour de cet âge remarquable que sont les 80 ans, apparaît la « *crise de la vieillesse* » et plus loin encore, passés 95 ans, peut-être celle « *de survivance* » ? Peut-être pourrions-nous proposer, que le marqueur de la vieillesse soit l'âge moyen « *d'entrée en incapacité* », soit entre 80 et 85 ans ? Le fameux « *âge agonique* » (R. DADOUM), l'âge du combat (*agôn*).

On ne peut à proprement parler de la vieillesse, mais plutôt des vieillesse, différents âges et générations, et notamment d'une vieillesse de genre et d'une vieillesse de classe. Que le vieillissement des femmes soit fort différent de celui des hommes, cela paraît une évidence que l'expression asexuée « *personnes âgées* » semble vouloir nier. Comme si, après 80 ans, le genre homme ou le genre femme se dissolvaient. Autre complexité : quand la maladie ou les pathologies s'en mêlent, confrontant le sujet à la dépendance physique et/ou à être « *hors de lui* » sur les plans psychique ou cognitivo-comportemental. C'est toute la question de la vieillesse fragile, avec ses incapacités, cernée par l'APA (Allocation pour l'Autonomie) et engirée (le GIR, niveau de dépendance). La vieillesse est le résultat d'un parcours de vie et d'une construction sociale, bien plus que d'un état pathologique déficitaire, voire une maladie, selon un paradigme biomédical souvent réducteur.

L'agrippement au chez-soi.

Une grande majorité de personnes vieillissantes partage le désir de rester vivre à domicile « *A domicile pour la vie* ». Et de fait, parmi les plus de 80 ans, la majorité des personnes (83 %) vit à domicile plutôt sans incapacité majeure. Quatre motivations principales sous-tendent ce choix, d'après une recherche débutée en 2013 par LEROY MERLIN SOURCE (« *J'y suis, j'y reste* ») : la liberté, le confort, le bien-être, et la prise de risque. Mais au final, seulement un quart des personnes meurt à domicile actuellement (26%). Le passage du domicile à l'établissement dépend du niveau de dépendance, qui croît avec l'âge : plus il est élevé et plus le maintien à domicile est difficile.

Il importe d'éclairer la question du domicile à travers l'histoire de la gérontologie. Pierre LAROQUE, directeur général des Assurances Sociales, affirmait dès 1962, que « *le maintien à domicile des personnes âgées* » est d'un point de vue social et économique préférable à d'autres solutions. Aujourd'hui en 2019, la majorité des professionnels de la gérontologie semblent le confirmer en y ajoutant le point de vue psychologique. Au fil des années « *l'habiter, l'habitat* » s'est retrouvé au cœur des innovations : ainsi la Fondation de France dans les années 1980 / 1990 y faisait référence dans trois axes d'intervention : « *Vieillir chez soi* » concernant le domicile, « *Vieillir comme chez soi* » pour les petites unités de vie, et « *Un petit chez soi dans un grand chez nous* » pour les institutions traditionnelles. Les thèmes privilégiés étaient les nouvelles formes d'accueil à mettre en place pour lutter contre les dérives : déracinement, anonymat, absence de projet... En mai 2017, le journal LIBERATION publie un manifeste intitulé « *Vieux et chez soi* ». Ce manifeste lance un débat sur la question du très grand âge et le sort des personnes placées dans des établissements où elles ne se voient plus d'avenir. « *Si vous considérez qu'une voix qui dit ou qui murmure : « Je veux rester chez moi » doit être entendue, signez ce manifeste et engagez-vous !* » est le mot d'ordre.

Habiter et vieillir

B. VEYSSET a développé que la finalité de la maison est double : elle fait repère et elle sert de repaire.

C'est un repère social dans le processus de vieillissement marqué par de successifs changements et ruptures. La maison, peut rester signe et symbole de ce que la personne a été, de ce qu'elle est ; elle est le reflet stable du sujet, continuité, ancrage et permanence. Achetée (actuellement en France, 73% des plus de 60 ans sont propriétaires de leur logement) ou louée, elle dit ce que son occupant a pu faire ou ne pas faire à un moment de sa vie, la solution qu'il a retenue et celles qu'il a éliminées, autant d'informations sur lui-même et son histoire. Les objets qui meublent et qui décoorent remplissent le même rôle. Chaque logis donne une foule d'informations sur l'identité de son occupant. Les professionnels au domicile le savent, l'entrée dans le domicile est véritable « *bombardement sensoriel* ». La maison est normalement un objet maniable, aménagé, transformé en fonction de l'évolution de l'identité, mais au décours de la vieillesse, la maison peut perdre cette maniabilité, par refus de la personne, dans un désir que surtout rien ne bouge. Elle est un reflet de l'idéal d'avant, témoin immuable suspendu. Plus de transformation, plus de travaux, les murs prennent petit à petit le pouvoir, ce ne sont plus eux qui se plient aux changements de leur occupant, c'est ce dernier qui s'adapte à l'immobilisme des murs qui l'enserrent. Le vieux ne bricole plus, il se fait le gardien du musée qui l'aide à tenir et lui garantit l'assurance d'une permanence d'être, comme une sorte de pacte tardif. Les murs tiennent, retiennent, contiennent, corps et psychisme défaillants.

La maison dans ces âges du vieillir est également un repère spatial : La maison est sécurité, connue par cœur et par corps. Elle gère les parcours et

habitudes, sans nouveaux apprentissages, elle est balise et repère, elle supplée aux défaillances potentielles liées à l'âge. C'est un repère temporel : la maison est chargée de souvenirs, d'objets déclencheurs. La maison est ce cadre où le sujet vieillissant peut continuer à accrocher dans un lieu stable des événements parfois de plus en plus difficiles à situer dans le temps et qui échappent à la mémoire.

La maison est repaire : elle est l'abri, le refuge où se cache l'intimité. Dans le vieillissement, elle tend à être l'espace inviolable où l'être n'est entouré que par des êtres et des objets familiers sur lesquels il exerce son emprise de maître et de possesseur. Chaque objet est le support symbolique d'un morceau de vie intérieure. Mais la maison ne peut être repaire que si elle est ouverte sur le dehors, que celui qui l'habite puisse en sortir et que d'autres y entrent, créant une circulation, une respiration. Quand cette alternance disparaît, la maison risque d'apparaître davantage comme prison et lieu d'enfermement.

C'est un ancrage affectif, lieu d'attachement, lieu qui parle de « *comment ça vieillit à l'intérieur* » : la souple adaptation, les refus, les mises en suspens, les agrippements, la perte de contrôle sur son histoire, la déprise... C'est le lieu du lien familial et de son histoire, des rituels et des moments d'intimité partagée. Si le domicile reste le repère familial pour la personne qui y a vieilli, c'est aussi celui des enfants devenus adultes.

Le chez-soi est bousculé de différentes manières au décours du vieillir... Le départ des enfants, le passage à la retraite, en solo (de plus en plus de personne seule célibat, divorce, veuvage) ou en couple, sont autant de temps de transformations qui interrogent le chez-soi et peuvent amener des aménagements : parfois c'est un projet pour un ailleurs (idée de la maison assez fréquente), ou une rénovation, le réaménagement des espaces : création d'un espace pour chacun (un petit coin à soi) et d'une délimitation des territoires.

- Être chez-soi est bousculé par les recompositions de couples plus fréquentes actuellement (même très âgé).

- Être chez-soi est bousculé en cas de veuvage : s'ensuit déménagement, ou mise en suspens de l'espace sorte de musée ou de mausolée, ou possible réaménagement et réappropriation de l'espace.

- Être chez-soi est bousculé par des choix sécuritaires : de la maison à l'appartement, de la campagne ou quartier trop résidentiel au rapprochement de la ville et d'un quartier où tout est proche (pharmacie, médecin, hôpitaux, commerces).

- Être chez-soi est bousculé par les enfants (séparation, divorce, maladie, rupture de vie) en retour au domicile du parent, ou en cas de cohabitations ponctuelles ou prolongées.

- Être chez-soi est bousculé par les troubles cognitifs : comment continuer à s'organiser et jusqu'où, en termes de sécurité, intimité et soutien de l'identité quand la mémoire défaille ?

- Être chez-soi est bousculé par l'intrusion intempestive du dehors, proches ou professionnels, quand les incapacités s'accroissent et que la mobilité se réduit.

Nous observons que plus l'individu vieillit, plus le choix initialement guidé par le projet de réalisation de soi et le plaisir (cf. au moment de la retraite) va évoluer vers le souci d'anticipation, de négociation, de perception du risque, de l'état de santé et de la capacité d'autonomie. Ces principales dimensions et d'autres encore moins conscientes, vont jouer un rôle déterminant dans la rupture et un départ de son chez-soi pour un ailleurs.

En résumé, vieillissement et chez-soi font une alchimie complexe : entre une histoire personnelle et ses aléas évènementiels, une aptitude au vieillir et ses transformations (vécu comme processus dynamique ou comme un état de retrait), une évolution corporelle et psychique en santé ou non, un environnement et des liens affectifs, une capacité de curiosité et d'investissement, des ressources financières, un domicile adapté, un secteur géographique porteur. Le contexte gérontologique est en évolution mais il importe que nous réalisons que les vieux, autour de 80 ans croisés dans ces quarante dernières années, sont ceux qui étaient, ou sont, nés entre 1900 et 1940, donc des sujets particulièrement marqués directement, ou à travers leurs proches, ou à travers le récit ou le silence de leurs proches, par l'Histoire et ses évènements percutants, les guerres et les déplacements humains (1870, 1914-1918, 1939-1945, Indochine, Algérie). Des sujets qui ont œuvré et/ou assisté au chambardement économique et technologique de « *l'après les guerres* » et la métamorphose des mentalités. L'habitat et la manière d'habiter ont aussi été grandement impactés par cela, mais des habitudes de vivre, de penser l'espace de vie et ses objets « *à l'ancienne* » et une relative sédentarité sont restés vivaces. Il y aura moins de linéarité et de prévisibilité dans un proche avenir et la mobilité s'accroîtra.

Actuellement dans le grand vieillissement, quitter son domicile reste toujours perçu comme un échec. Les déménagements ne sont pas nombreux dans le grand âge ou alors vécus souvent comme « *choix sous contrainte* ». Arrive un moment où se prend la décision de quitter son chez-soi, ce qui est rarement le fait des personnes elles-mêmes et ce qui met en jeu l'entourage plus ou moins proche. Dans l'incertitude qui marque le choix entre rester ou partir, les logiques familiales sont particulièrement déterminantes, et ont un rôle majeur dans la décision. Dans la plupart des situations ce sont des rapprochements familiaux qui sont recherchés dans un sens ou dans l'autre. Avec en question d'arrière-fond, surtout si la personne présente des troubles cognitifs lourds : comment dans le lieu de vie collectif préserver sa continuité d'être ? Et que devient dans ce contexte de départ vers une institution, l'ancien chez-soi, sa maison ? Les inégalités économiques et sociales s'avèrent prégnantes entre propriétaires, locataires... Selon les possibilités financières, c'est soit la conservation en l'état pendant au moins un certain temps, soit le lâcher et le vidage rapide et ravageur des lieux, rarement le fait de la personne elle-même (« *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* » L. FLEM).

La question d'« *être chez-soi* » interroge les lieux multiples qui s'offrent pour vieillir plus loin et avec difficultés. Les Etablissements d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes (EHPAD) et autres structures classiques affirment à l'entrant « *Vous êtes ici chez-vous* ». Qu'en est-il vraiment en 2019 ? Depuis une

dizaine d'années une nouvelle génération de structures intermédiaires apparaissent: structure d'habitat adapté, d'habitat services (les Résidences Services sont en éclosion), d'habitat intergénérationnel, d'habitat partagé, d'habitat autogéré, en coopérative, structures qui tentent de se positionner hors du champ social et médicosocial encadré par la loi de janvier 2002 pour rester dans le droit commun du logement. Quelques exemples : La maison des Babayagas, Les maisons Abbeyfield, concept d'habitat groupé anglo-saxon, Les béguinages solidaires...

Des questions subsistent.

Des questions concernant les errants, les migrants : quel chez-soi pour les hommes et femmes migrants vieillissants, population souvent rencontrée, des hommes isolés plutôt originaire d'Afrique du Nord éloignés de leur famille parfois en foyer, en balancement entre ici et ailleurs ? Quelle possibilité de chez-soi dans cette vie « *entre deux* » dans la vieillesse ? Le chez-soi prend alors souvent allure de refuge dans la religion et la foi.

Des questions concernant ceux qui vivent à l'hôtel... « *Il y a comme une fuite dans la décision ou le rêve d'habiter l'hôtel. Lieu par définition provisoire, nous n'avons pas à l'investir puisqu'il ne nous appartient pas.* » Qui ne s'est jamais surpris à nourrir de telles pensées ? Elles renvoient au fantasme d'être un éternel enfant et d'échapper à son histoire. Les migrants, nouvelle génération, ont à vivre cela, et cela ne fait plus vraiment rêver... Sans foyer d'appartenance, ils sont comme l'exilé banni de la patrie, errant sans espoir de retour, être déraciné, sans terreau pour s'enraciner. La situation des personnes vieillissantes, dites errantes, est encore rarement prise en compte, parcours de vie qui se définit par mobilité et absence de chez-soi. Cette réalité risque d'être davantage présente dans les années à venir.

Conclusion

En conclusion, évoquons la « *maison rêvée* ». La maison rêvée a une fonction essentielle, elle est travaillée et travaille en nous toute notre existence... S'agit-il d'un simple rêve de propriétaire, d'un concentré de tout ce qui est jugé commode, confortable, sain, solide, voire désirable ? Est-ce l'appartement acquis et partagé qui remplace souvent actuellement l'union-mariage instituée ? Est-ce la maison suffisamment spacieuse : « *notre chez-nous* » que recherche la famille en création ? Est-ce l'enveloppe douce ou aride du solitaire ? Est-ce le projet « *rénovation de la maison* » et /ou trouvaille de « *la maison pour la retraite* » ? Est-ce le réaménagement sécuritaire des plus âgés, le chez-soi adapté ? Est-ce le repérage et le choix du dernier lieu ou rejoindre peut-être ses disparus, là où on reposera en paix?... Et de quoi est-elle réminiscence et création cette maison rêvée qui nous garderait en mouvement possible jusqu'au bout ? Celle qui se mobilise, essaie de se concrétiser dans des périodes difficiles et /ou fécondes de la vie ? ...

Au fond de nous-mêmes, entre ventre maternel et dernière demeure, il y a toujours une part d'errance et une quête nostalgique d'un chez-soi. En chacun de nous, le chez-soi nous traverse et nous interroge jusqu'au bout ...

BIBLIOGRAPHIE :

- D. ANZIEU (1974), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod
 G. BACHELARD (1957), *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1983
 C. BALIER (1976), *Eléments pour une théorie narcissique du vieillissement*, in Cahiers de Gérontologie
 M. BALINT (1959), *Les voies de la régression*, Paris, Petite Bibliothèque Payot
 H. BIANCHI (1987), *Le Moi et le temps*, Paris, Dunod
 M. CHOLLET (2016), *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, Paris, La découverte
 R. DADOUM (2015), *Chez soi, c'est quoi ?*, Contribution LEROY MERLIN SOURCE
 P. DREYER (2017), *Habiter chez soi jusqu'au bout de sa vie*, in Gérontologie et Société 2017/1 (vol. 39 / n°152)
 A. EIGUER (2004), *L'inconscient de la maison*, Paris, Dunod
 A. EIGUER (2016), *Une maison natale*, Paris, Dunod
 J. GUILLAUMIN (1982), « Le temps et l'âge : réflexions psychanalytiques sur le vieillir » in Actes Colloque *Le temps et la vie*, Lyon, Chronique sociale
 G. LE GOUES (2000), *L'âge et le principe du plaisir*, Paris, Dunod
 R.-P. LE SCOUARNEC (2007), *Habiter, demeurer, appartenir*, Collections du CIRP, vol.1, Paris
 MEMBRANO M. et ROUYER A. (sous la direction de) (2013), *Habiter et vieillir, vers de nouvelles demeures*, Paris, Erès
 J. MOREL CINQ MARS (2013), *Du côté de chez soi, défendre l'intime, défier la transparence*, Paris, Seuil
 D. QUINODOZ (2008), *Vieillir, une découverte*, Paris, PUF
 P. SERFATY-GARZON (2003), *Chez soi, les territoires de l'intimité* Paris, Armand Colin
 B. VEYSSET en collaboration avec J.-P. DEREMBLE (1989), *Dépendance et vieillissement*, Logiques sociales, Paris, l'Harmattan

Revues :

- Migrants : isolements et vieillissement*, Les cahiers de la CRAM Rhône-Alpes, n°10, 2001, Lyon
La maison familiale, Le divan familial, 3, Automne 1999, Paris, Press Editions
Soins psychiques à domicile, Dialogue, Paris, Erès, 2011
Home sweet home, un chez soi pour quoi faire ?, Actes du Colloque INTERVALLE-CAP (Consultations et Accueils Psychanalytiques) septembre 2013
Vieux et chez soi, Manifeste relayé par le Journal Libération, 25 mai 2017

Romans :

- J. BENAMEUR (2013), *Profanes*, Paris, Actes Sud
 L. FLEM (2004), *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, Paris, Seuil
 P. FLEUTIAUX (2001), *Des phrases courtes ma chérie*, Paris, Actes Sud
 M. LAFFON, P. DEGLI-ESPOSTI (1995), *Le tablier bleu*, Paris, Alternatives
 J.-L. SAMPEDRO (2004), *Le sourire étrusque*, Paris, Métailié
 P. TORRETON (2014), *Mémé*, Paris, L'Iconoclaste
 V. WOLF (traduction 1992), *Une chambre à soi*, traduction de l'anglais par Clara Malraux, Paris, Denoël